

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIERE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXIV

— Bien... fit Renée. J'ai compris...

Elle interrogea fiévreusement la table alphabétique. A la lettre M elle trouva « Maison-Rouge, » et en regard du nom de la station le chiffre 80, précédent la lettre majuscule A.

La servante suivait des yeux le doigt de Renée se promenant sur les colonnes de l'Indicateur.

— C'est cela, mademoiselle, dit-elle. Voyez page 80. La lettre A indique le tableau qu'il faut consulter...

Ce tableau se trouvait en tête de la page.

— Nous y sommes, continua la domestique.

— Mais cela c'est l'aller ; le retour est au-dessous.

Renée suivit du doigt les colonnes indiquant les heures de départ. Elle trouva la mention : « huheures cinq minutes du soir. »

— C'est bien cela... murmura-t-elle. Arrivée à Paris à onze heures... Tout est exact... et cela coûte dix francs vingt-cinq... Maison-Rouge est tout près de Paris.

— Mademoiselle a-t-elle trouvé ce qu'il lui faut ? demanda curieusement la servante.

— Oui... répondit Renée en refermant « l'indicateur. »

— Mademoiselle va à Paris ?

La jeune fille mit un doigt sur ses lèvres.

— J'ai besoin d'un renseignement... fit-elle ensuite.

— Lequel ?

— Peut-on sortir le soir de l'hôtel sans passer par la salle du café ?

— Très bien... La porte de l'allée reste ouverte jusqu'à dix heures du soir...

— Je vous remercie de votre complaisance et je vous prie d'accepter ceci...

En même temps Renée mettait une pièce de cinq francs dans la main de la servante, qui fit une grande révérence et demanda :

— Est-ce que mademoiselle part ce soir ?

— Non... pas ce soir... demain peut-être... mais je désire que personne dans l'hôtel ne soit averti de mon projet... personne absolument... sans exception... vous comprenez bien ?

Les principes de la domestique étaient d'une remarquable élasticité. Elle crut entrevoir une intrigue d'amour, ce qui lui parut tout simple et parfaitement normal, et elle répliqua, en clignant de l'œil avec sourire bon enfant :

— Pardine ! c'est facile à comprendre...

— Et, si après mon départ on vous questionnait, reprit Renée, vous auriez soin de répondre que vous ne savez rien...

— Même à votre dam



V. GASSAN

Léopold boucla sa valise, solda sa dépense, se rendit à...

de compagnie ?

— Même à elle... surtout à elle...

— C'est entendu... on aura bouche close, et l'air plus étonné que quiconque...

La servante cligna l'œil d'oreillette avec un nouveau sourire

encore plus indulgent que le premier, et quitta la chambre en emportant « l'Indicateur. » Tout en descendant l'escalier, elle se disait :

— Encore une sainte nitouche à qui on donnerait le bon Dieu sans confession.

Et, rentrant dans la salle du café, elle remit la brochure sur le comptoir.

Léopold ne quittait point son poste.

— Qu'est-ce qu'elle voulait voir, mam'selle Renée ? fit curieusement le maître de l'hôtel.

— L'heure des trains, patron.

— Pour où ?

— Ça, je l'ignore...

— Est-ce qu'elle songe à nous quitter ?

— Elle ne me l'a pas dit...

— La dame élopée qui l'accompagne ne peut se mettre en voyage et ne le pourra pas de sitôt... le docteur le répétait encore ce matin...

— Patron, je ne sais rien... La jeune demoiselle a ouvert « l'Indicateur, » a fait aller son doigt sur une page de long en large et de haut en bas, puis elle me l'a rendu avec un grand merci, et voilà...

L'hôtelier cessa de questionner. Léopold, l'oreille au guet, avait tout entendu, et l'accent de la servante lui faisait croire que cette fille, en jouant l'ignorance, obéissait à une consigne.

Or, le silence commandé par la jeune fille prouvait la fuite projetée et le voyage résolu. Pourquoi Renée se serait-elle enquis des heures du départ si elle n'avait pas eu l'intention de partir ?

— Elle est à nous ! pensa le réclusionnaire évadé dont un mauvais sourire écarta les lèvres minces. Celle-ci d'abord, l'autre ensuite. En tenant la petite, nous tiendrons la vieille. Ma présence à Maison-Rouge devient inutile... C'est à Paris que je dois agir... Je partirai ce soir.

Il ajouta tout haut, en s'adressant au patron :

— Vous aurez l'obligeance de préparer ma note...

— Vous nous quittez, monsieur Valta ?

— Oui, je vais pour affaire à Gretz...

— Votre note sera prête d'ici à dix minutes.

Léopold remonta dans sa chambre, boucla sa valise, solda sa dépense, se rendit à la gare et partit par le train de cinq heures quinze qui devait arriver à Paris à huit heures du soir.

La température était singulièrement élevée depuis le matin. Au froid sibérien succédait un temps doux, fondant les neiges amoncelés au bord des trottoirs et métamorphosant les rues en abominables cloaques.

Lantier prit une voiture à la station de la rue de Metz et donna l'ordre au cocher de le conduire rue de Picpus.

XXVII

Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié la visite faite par Pascal à son fils Paul avant de partir pour Romilly. Les volontés de l'entrepreneur, formulées d'une façon impérieuse et presque menaçante, avaient provoqué une révolte dans l'âme loyale du jeune homme.

Le père et le fils, à la suite de cet entretien, s'étaient séparés plus que froidement. Pascal, malgré sa déception et son mécontentement, restait convaincu qu'à un moment donné Paul comprendrait la nécessité d'obéir... L'étudiant, au contraire, à qui toute duplicité faisait horreur, s'affermait par la réflexion dans son parti-pris de résistance inébranlable.

Paul comprenait bien la gravité du motif qui poussait son père à lui enjoindre de jouer auprès de mademoiselle de Terrys le rôle d'amoureux empressé : mais ce motif, reposant sur une question pécuniaire, lui semblait humiliant, honteux, inadmissible.

Mille pensées confuse assaillaient son âme ; il maudissait l'injustice du sort qui faisait planer sur sa vie, toute de droiture et de travail, un nuage imprévu d'où la foudre pouvait jaillir d'un moment à l'autre. Comme tous les jeunes gens, Paul faisait des rêves d'avenir. Il avait un amour au cœur, amour absurde et sans espoir peut-être, car il s'était demandé plus d'une fois s'il reverrait jamais celle qui s'était emparée de lui sans le vouloir et sans le savoir.

A cette question mademoiselle de Terrys avait répondu par hasard, en parlant la première devant Paul du pensionnat de madame Lhermitte où elle était restée longtemps, et en prononçant, à propos de son amie Pauline Lambert, le nom de Renée qu'il aimait.

Entre Renée et lui mademoiselle de Terrys était un lien. Par elle il se croyait certain de ne perdre jamais les traces de la vierge blonde, et une fois sa position faite, une fois maître de ses actions, il trouverait moyen de se rapprocher de celle que, presque sans la connaître, il regardait comme la future compagne de son existence.

Et c'est ce moment que son père avait choisi pour venir brutalement détruire son radieux mirage ! Paul se demanda s'il ne devait pas aller trouver Honorine, la mettre au courant des projets de l'entrepreneur, la rendre confidente de son amour et la supplier de refuser toute alliance avec lui.

Cette pensée n'eut d'ailleurs que la durée d'une éclair qui brille et s'éteint. Sans compter ce qu'une telle démarche offrait d'insolite, le fils avait-il le droit de divulguer le secret des embarras du père ? Assurément non.

Bourrelé d'inquiétude, écrasé de douleur, l'étudiant voulut se remettre au travail. Tentative vaine. Toute application devenait momentanément impossible pour lui.

Il sortit et se promena dans les rues de Paris sans but, au hasard, arpentant les trottoirs comme une âme en peine. L'après-midi s'écoula ainsi.

Paul dîna sans appétit dans un restaurant du carrefour de l'Odéon où il avait l'habitude de prendre ses repas, rentra chez lui à sept heures, ranima le feu presque éteint, s'assit au coin de la cheminée, et s'abandonna sans résistance à la plus sombre rêverie.

Le bruit de la sonnette de son appartement le fit tressaillir. Sa situation d'esprit plus que mélancolique ne le disposait point à la causerie et lui faisait désirer la solitude.

— Au diable l'importun ! pensa-t-il.

Et il ne quitta point son siège. On sonna de nouveau, avec une telle insistance que l'étudiant prit le parti de se lever et d'aller ouvrir.

Victor Béralle, un des contre-maîtres des ateliers de la rue de Picpus, était sur le seuil.

— Comment, c'est vous, Béralle ! dit le jeune homme très surpris en tendant la main au nouveau venu.

— Oui, monsieur Paul, répondit Victor, dont nos lecteurs ont fait la connaissance chez le père Baudu, le restaurateur de Saint-Mandé. C'est aujourd'hui le jour de ma leçon, et je suis à l'heure...

— C'est vrai, mon ami, murmura le jeune homme en fai-

sant entrer le contre-maître et en refermant la porte derrière lui ; j'aurais dû m'attendre à votre visite, car vous êtes l'exacritude même, mais j'avoue que je vous avais complètement oublié...

La voix de l'étudiant était sombre, son accent plein de tristesse. Béralle en fut frappé.

— Si ça vous dérange aujourd'hui, monsieur Paul, ne vous gênez pas, dit l'ouvrier non sans un certain embarras, ça sera pour un autre soir... je reviendrai... C'est déjà bigrement gentil à vous, monsieur, de me recevoir deux fois par semaine pour fourrer dans ma caboche une partie de ce qu'il y a dans votre cervelle... Je ne voudrais pas être importun...

— Vous ne l'êtes jamais, mon ami... répliqua le fils de Pascal. Quand vous êtes venu me prier de vous donner des leçons de mathématiques nécessaires pour votre état, vous m'avez fait plaisir, car j'aime les ouvriers qui s'instruisent, et j'ai consenti de tout mon cœur... Je serai toujours heureux de vous être utile... très heureux, croyez-le bien... Aujourd'hui des préoccupations toutes personnelles m'avaient empêché de me souvenir que c'était votre soir de leçon... Votre visite ne m'en fait pas moins un double plaisir, car j'ai à vous demander quelques renseignements. Nous travaillerons ensuite...

— A vos ordres, monsieur Paul...

— Asseyez-vous d'abord.

Victor Béralle s'installa au coin du feu et attendit. La première question de l'étudiant fut celle-ci :

— Vous êtes toujours au mieux avec mon père ?

— Au mieux, oui, monsieur Paul. Le patron n'a rien à me reprocher. Ce n'est pas à moi à faire mon éloge, mais je peux bien dire que je sais mon métier, que je suis au travail plutôt en avance qu'en retard, que je ne bois pas, que je ne « corde » pas avec les fainéants, et que je prends en toute occasion les intérêts du patron ; aussi M. Pascal m'appécie, et il me le prouve en me conservant par ce temps terrible où le travail ohème, et surtout en gardant mon frère, qui malheureusement, a la tête faible et ne sait résister à la tentation de...

Victor s'interrompit.

— De boire un coup de trop... acheva Paul Lantier.

— Malheureusement oui... Ah ! sans cela Richard serait un rude travailleur, car c'est un garçon intelligent, mais il a un vilain défaut qui conduit tôt ou tard à de mauvaises choses...

— Espérons qu'il s'arrêtera en route...

— Espérons le... répéta Victor avec un soupir qui témoignait d'une médiocre confiance.

Paul reprit :

— En vous demandant si vous étiez toujours bien avec mon père, je n'entendais pas vous parler de votre conduite ; je vous connais trop pour douter de vous... Je voulais savoir si vous étiez toujours à la tête des travaux que mon père fait exécuter...

— Toujours...

— Alors vous pouvez m'expliquer catégoriquement la situation actuelle de ces travaux... Un contre-maître investi comme vous l'êtes de toute la confiance du patron traite souvent avec les entrepreneurs et les fournisseurs... Il sait ce que l'on pense et ce que l'on dit de sa maison... Il peut juger mieux que tout autre de la confiance qu'on accorde à cette maison, car on ne se gêne point pour parler devant lui... J'ai besoin, mon cher Victor, que vous m'appreniez franchement, brutalement, ce qu'on dit et ce qu'on pense de mon père et de ses entreprises...

Victor Béralle écoutait Paul avec stupeur et gardait le silence.

— J'attends... reprit l'étudiant.

L'embarras du contre-maître grandissait.

— Mais je ne sais rien monsieur Paul... balbutia-t-il.

— Ce n'est point de la franchise, cela ! Il est impossible que la position de mon père en ce moment ne donne pas lieu à certaines réflexions... à certains commentaires.

— Mon Dieu, commença Victor, il est certain que la saison rigoureuse n'est guère faite pour amener des écus dans la caisse du patron, mais s'ils n'y viennent pas aujourd'hui ils y viendront plus tard... On dit bien que M. Pascal perdra de l'argent cet hiver, mais personne ne doute qu'il soit en état de faire face à ses engagements.

— Ou ne blâme pas ses entreprises ?

— Dame ! on dit qu'il en fait beaucoup, mais on ajoute que c'est un malin qui a le truc, qui connaît le progrès, qui va de l'avant avec son époque et qui ira loin...

— Le travail est arrêté cependant...

— Depuis un mois les chantiers couverts n'occupent plus que le tiers de leurs ouvriers...

— Mais cela ressemble à la ruine...

— Il est certain que c'est une grosse perte.

— Et l'on ne s'en effraye pas ?

— Non, monsieur Paul, du moins je n'en ai point connaissance, et je puis vous affirmer qu'aucune crainte n'a été exprimée devant moi...

— Même par les ouvriers...

— Les ouvriers, monsieur Paul... Il y en a des bons et des mauvais... Les bons sont restés et ne craignent rien... Quant aux mauvais, ils clabaudent lorsqu'ils sont ivres, parce qu'on leur a donné leur compte, mais ils ne demanderaient qu'à rentrer... preuve qu'au fond ils ont confiance... Et ce que je vous dis là, monsieur Paul, foi de Béralle, s'est la vérité !

Le fils de Pascal Lantier réfléchit pendant quelques secondes et demanda, en regardant Victor dans le blanc des yeux :

— Ainsi, vous, par exemple, vous qui êtes à même de tout voir et de vous rendre compte en homme de métier, vous croyez que le retard apporté aux gigantesques constructions entreprises par mon père ne peut anéantir son crédit ?

— J'en ai la conviction... répondit Victor.

Le jeune homme poussa un soupir d'allègement.

— Vous me rassurez... fit-il.

— Vous étiez donc inquiet, monsieur Paul ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Des bruits alarmants étaient arrivés jusqu'à moi...

— Il ne faut point tenir compte des propos des mauvaises langues. La jalousie fait parler les gens...

— On me disait que mon père jouait de grosses sommes à la Bourse.

— Ça, c'est vrai que je l'ai entendu dire aussi...

— Et on blâmait, n'est-ce pas, des spéculations de ce genre, lorsque de si graves intérêts commandent à mon père de ne point livrer ses capitaux aux hasards du jeu ?

— Je mentirais si je prétendais le contraire. Certainement on désapprouvait le patron de risquer ses écus et surtout de les perdre, mais on n'en tirait aucune conséquence... La maison Pascal Lantier est réputée riche et solide, et ce n'est pas quelques paquets de billets de banque en plus ou en moins qui peuvent faire dans sa caisse un trou sérieux. Voilà l'opinion générale.

Paul Lantier, pour la seconde fois depuis le début de l'entretien, se trouva soulagé.

— Allons, fit-il en se levant, me voilà plus tranquille, car j'ai confiance en votre franchise, mon cher Victor... Voulez-vous que nous nous mettions au travail...

— Oui, monsieur Paul, murmura le contre-maître avec une hésitation manifeste : mais auparavant je voudrais vous parler de quelque chose... j'ai un service à vous demander...

— Et je suis prêt à vous le rendre si c'est en mon pouvoir, vous n'en doutez pas.. De quoi s'agit-il ?

— Jo vais me marier... commença Béralle, en rougissant comme une jeune fille jusqu'au blanc des yeux.

— Vous m'aviez déjà laissé entrevoir ce projet, mais je croyais l'époque de votre mariage encore éloignée...

— Elle l'était, en effet, mon futur beau-père, avait mis une condition « sine qua non » à la conclusion de l'affaire...

— Vous deviez être possesseur d'une certaine somme...

— Et cette somme il me fallait travailler encore pas mal de temps pour la compléter, mais j'ai eu de la chance... il nous est arrivé, à mon frère et à moi, un petit héritage...

— Je vous en félicite, dit Paul en souriant, surtout si cet héritage ne vous vient point d'une personne qui vous était chère...

— C'est une vieille tante de province, que nous connaissons à peine, et qui laisse, à Richard et à moi, dix mille francs à partager...

— Alors Richard va suivre votre exemple, car il est amoureux de son côté, si j'ai bonne mémoire... on fera les deux noces en même temps...

— « Pas de ça, Lisette ! » comme dit la mère Baudu .. Les cinq mille francs en question, joints à ce que j'avais déjà, complètent ma dot, mais par malheur, Richard n'a rien mis de côté, et on ne lui fera pas grâce d'un centime...

— C'est très fâcheux... Votre frère, si faible, si facile à entraîner, va dépenser jusqu'au dernier sou de son héritage...

— Heureusement non...

— Deviendrait-il raisonnable ?

— Il n'y songe guère, mais notre brave femme de tante nous a laissé les dix mille francs avec cette clause que nous n'y pourrions toucher avant le jour de notre mariage. Un oncle à moi, un digne homme, est nommé exécuteur testamentaire, et je vous garantis qu'il fera respecter la volonté de la défunte .

— Alors Richard cherchera une autre femme ?

— Je ne crois pas... Il en tient solidement pour la jeune sœur d'Étiennette...

— Qu'il se corrige donc et qu'il économise ! Mais je ne devine pas encore ce que vous attendez de moi, mon cher Victor...

— Voici la chose, monsieur Paul... Je suis allé voir l'oncle et je lui ai fait part de mon prochain mariage... Il a tenu à connaître ma future... Je l'ai amené chez les Baudu... Étiennette lui a plu beaucoup... On a parlé d'affaires. L'oncle est un vieux renard qui veut que tout soit bien en règle, dans l'intérêt de tout le monde... J'apporte dix mille francs, Étiennette quinze mille... L'oncle exige qu'on fasse un contrat, il se charge de le combiner et les Baudu ne demandent pas mieux... Alors j'ai pensé à vous qui faites votre droit, et qui en savez aussi long que n'importe quel avocat, et je viens vous demander si vous voudriez bien me faire le grand plaisir de venir dîner avec moi chez l'oncle dans quatre jours, c'est à dire jeudi prochain. Le digne homme vous

expliquerait ses idées, vous nous arrangeriez cela, et ensuite on porterait le brouillon au notaire qui n'aurait qu'à copier...

— Je suis tout à votre disposition, mon cher Béralle.

— Ah ! monsieur Paul, que vous êtes bon !

— Jeudi, je vous accompagnerai chez votre parent.

— C'est que c'est loin d'ici.

— Où donc ?

— A Bercy. Mon oncle est gardien d'une des grilles de l'Entrepôt,

— Bercy, mais c'est tout près...

— Et puis je viendrai vous reconduire, si nous ne trouvons pas de voiture après dîner, car il sera tard... Vous savez, monsieur Paul, je connais le vieux... Une fois en train de bavarder, il s'en donne à cœur joie... et il a du bon vin dans sa cave... Dame ! vous comprenez, à l'Entrepôt...

— Ne nous occupons pas de la manière dont nous reviendrons... L'essentiel est que je puis vous étes utile ou agréable... Donc je suis prêt...

— Je vous prendrai jeudi à six heures, si vous le voulez bien...

— Parfaitement... Si le temps est beau nous irons à pied en fumant un cigare... Votre futur beau-père assistera-t-il au repas ?...

— Non, monsieur Paul... Il est bien trop occupé dans son établissement... D'ailleurs il a confiance... Ce dont vous conviendrez avec mon oncle est accepté d'avance et les yeux fermés.

— Tout est donc pour le mieux, mon cher Victor... Comptez sur moi.

— Ah ! monsieur Paul, s'écria le contre-maître avec un élan de reconnaissance, je suis touché jusqu'aux larmes, voyez-vous ! Pour vous et pour les vôtres, en tout temps, à toute heure, je serai prêt à donner ma vie ! Je suis bien peu de chose à côté de vous, mais, qui sait ? on a quelquefois besoin de plus petit que soi ! C'est un proverbe qui le dit, et les proverbes ont souvent raison...

L'étudiant tendit la main à l'ouvrier et répliqua du ton le plus effable :

— Merci de votre dévouement, mon ami. Je l'accepte. En toute occasion je compterai sur vous ! Et maintenant, au travail !

La leçon de mathématiques dura plus d'une heure, puis Béralle prit congé de son jeune professeur en lui disant de nouveau :

— A jeudi, monsieur Paul... Six heures du soir.

Le fils de Pascal Lantier connaissait à fond Victor. Il lui savait une nature franche et loyale, incapable non seulement de mensonge, mais de dissimulation. En le questionnant au sujet de la situation de l'entrepreneur, en lui demandant quelle était l'opinion publique sur ses entreprises et son crédit, Paul était certain qu'il lui répondrait sans détour.

Béralle avait en effet répondu ce qu'il savait, mais nous savons, nous, combien était mal fondée l'opinion dont il se faisait l'écho. Paul, en l'écoutant, sentit ses épaules soulagées d'un poids énorme.

— Mon père m'a singulièrement exagéré le côté difficile de sa position, se dit-il après le départ du contre-maître. Je le vois gêné, mais non compromis ; j'ai eu cent fois raison de ne point transiger avec ma conscience, de ne pas sacrifier mon bonheur à venir, et de refuser mon concours à l'égoïsme de ses calculs ! La fermeté de mon attitude a dû le faire réfléchir... il ne reviendra pas à la charge !

En cela Paul devinait juste, car Pascal Lantier, depuis son voyage à Romilly et sa visite à sa belle-sœur, Marguerite Bertin, ne songeait plus à marier Paul avec mademoiselle de Terrys.

Le plan diabolique conçu par le faux Valta au sujet du comte et de sa fille modifiait du tout au tout son projet primitif. Il devait maintenant détourner Paul de voir Honorine, et l'engager à ne point parler à sa tante Marguerite de ce qui s'était passé.

Donc, le lendemain de son retour à Paris, et quoique Valta pût arriver rue de Piepus d'un moment à l'autre, il résolut d'aller voir son fils et, après avoir passé une partie de la journée à donner des ordres relatifs aux travaux des chantiers couverts, il se rendit à la rue de l'École-de-Médecine et trouva Paul au travail, comme le jour où il était venu lui imposer ses volontés.

En voyant son père le jeune homme eut peur. L'idée que la triste scène à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs allait se renouveler traversa son esprit ; un frisson passa sur sa chair.

L'attitude bienveillante et le visage souriant de Pascal diminuèrent cette inquiétude, mais sans la dissiper entièrement, et c'est avec un petit tremblement nerveux que le fils prit la main du père. Ce dernier s'aperçut de la contrainte de Paul, et sans la moindre peine en devina la cause.

— Et bien, quoi ? fit-il en riant. Vas-tu pas me bouder au sujet de notre dernier entretien ? De la ranoune ! .. ce serait absurde...

— Mon père... balbutia Paul.

— Voyons, interrompit Pascal, cesse de me regarder comme si j'arrivais en ennemi ! ..

— Mon ennemi, vous, mon père ! s'écria le jeune homme d'un ton de reproche. Me supposez-vous donc capable de le croire ?

— Eh ! mon cher enfant, le père semble un ennemi lorsqu'il violente les volontés de son fils... et c'est ce que j'ai fait, dans un moment d'irritation nerveuse causée par les craintes qui m'assiégeaient... J'avais formulé très nettement une déclaration de guerre... les hostilités étaient engagées... Mais j'ai réfléchi et je viens signer un traité de paix... je capitule...

Paul eut dans les yeux un éclair de joie.

— Vous capitulez, mon père ! s'écria-t-il en souriant à son tour.

Parfaitement, et sans en rougir le moins du monde ! répliqua l'entrepreneur. Je me suis rendu compte très exactement des résultats possibles de la crise que je subis en ce moment, j'ai pesé tes paroles, apprécié ta logique, et je n'ai plus besoin de désoler ton cœur, de faire violence à tes sentiments, de te tyranniser en un mot, pour sauver une situation qui n'était désespérée que dans mon esprit.

— Ah ! mon père, reprit le jeune homme devenu radieux, quel bien me font vos paroles, moins parce que vous cessez de vouloir me contraindre, que parce qu'elles dissipent mes angoisses ! Ainsi le froid rigoureux qui vous contraint à interrompre les travaux commencés vous fera perdre de l'argent sans doute, mais ne vous mettra point, comme vous en aviez peur, dans une passe vraiment critique ?

Pascal Lantier eut l'art de donner à sa physionomie une expression de plus en plus ouverte et joyeuse.

— Rien à craindre, répondit-il, absolument rien ! Des rentes importantes qui me semblaient compromises sont devenues certaines, et arriveront à temps pour boucher tous les trous et pour rembourser le million de M. de Terrys, si les circonstances rondaient nécessaire ce remboursement.

— Que Dieu en soit béni ! Ainsi vous me rendez la liberté de mon cœur ?

— Liberté complète... inutile même de faire une visite à mademoiselle de Terrys, l'assiduité que tu mets à tes travaux te servira d'excuse. Si la tante Marguerite te parlait d'elle, réponds simplement que les projets qui n'avaient traversé l'esprit n'existent plus...

— Ma tante connaissait ces projets ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par moi...

— Elle est donc de retour à Paris ?

— Pas encore...

— Savez-vous où elle est ?

— En province, où l'appelaient des affaires d'intérêt et où elle est tombée malade...

— Malade ! répéta Paul avec épouvante. Bien malade ?

— Non, rassure-toi... un instant son état a paru grave mais tout danger a disparu maintenant, et elle s'apprête à revenir.

— Vous avez reçu de ses nouvelles ?...

— Je suis allé la voir à Romilly...

— Que n'ai-je su cela !... Je vous aurais accompagné, mon père...

— Il m'a été impossible de te prévenir, mon voyage ayant été décidé à l'improviste.

— Et vous lui avez parlé du mariage en question ?

— Sans doute, mais je te répète de ne plus te préoccuper de cela... Tu m'as laissé comprendre, lorsque nous avons discuté ensemble à ce sujet, que tu avais un amour au cœur...

— Mon père... balbutia Paul en rougissant de nouveau.

— Je ne te demande pas ton secret... interrompit Pascal. Tu es un homme sérieux et loyal... Tu ne peux aimer qu'une honnête fille... J'ai confiance en toi, et je te sais incapable de compromettre ton avenir par une folie... Je ne contrarierai jamais tes inclinations... J'accueillerai et j'aimerai comme ma fille la femme de ton choix...

— Oh ! mon père... mon père ! s'écria le jeune homme d'une voix tremblante et les yeux pleins de larmes de joie, que vous êtes bon et que je vous remercie ! Oui, vous me connaissez bien... La femme qui portera mon nom sera digne de moi... digne de vous, je le jure !

L'entrepreneur se leva et tendit de nouveau la main à Paul.

— Je te quitte, lui dit-il. Le temps est de l'argent ! J'ai vingt personnes à visiter aujourd'hui. Viens me demander à dîner un de ces jours...

— Oui, mon père... et merci encore.

— Allons, au revoir !... A bientôt !

Pascal Lantier sortit et regagna sa voiture.

— Ce garçon ne songe qu'à l'amour, pensait-il, et cette occupation absorbante l'empêchera de s'occuper de mes affaires... C'est ce qu'il faut...

Paul ne pouvait contenir l'allégresse qui débordait en lui. Il se disait en un fébrile monologue :

— Je suis libre !... libre d'aimer Renée ! Je n'ai plus à lutter contre l'opposition paternelle... je puis sans crainte et sans remords écouter la voix de mon cœur... Oh ! mon père, un moment j'ai failli vous maudire... je vous méconnaissais ! Aujourd'hui je vous chéris plus que jamais... Renée, chère Renée, vierge blonde au visage d'ange, je vous aime et je vous aimerai

toujours... Je veux savoir à présent qui vous êtes... Je veux me rapprocher de vous et vous apprendre mon secret... Mon père ne m'encourage point à visiter mademoiselle de Terrys... Pourquoi ? Je la verrai cependant... Elle a vécu au pensionnat où se trouve Renée... elle est aujourd'hui encore en correspondance suivie avec mademoiselle Pauline Lambert, l'intime amie de celle que j'aime. Par elle je connaîtrai la famille de Renée... Honorine est un cœur d'or, une âme tendre... Elle me comprendra et ne refusera point de me venir en aide... Je veux la voir, et cela sans perdre un instant ! j'irai aujourd'hui même !... j'y vais...

Paul s'habilla rapidement, d'une façon simple mais très correcte, et prit à pied le chemin de l'hôtel qu'habitait le comte de Terrys.

Tout en marchant d'un pas vif, car il avait hâte d'arriver, il ne se dissimulait point que sa démarche était singulière, et qu'il pouvait paraître insolite d'aller prendre une jeune fille pour confidente d'un amour qu'elle n'inspirait pas ; mais cet amour parlait plus haut que la réflexion et, après avoir parcouru en un temps fabuleusement court la distance qui sépare la rue de l'École-de-Médecine du parc Monceau, il sonna sans hésiter à la porte du comte.

En sa qualité de familier de la maison les domestiques le connaissaient ; le concierge le laissa donc sans difficulté traverser la cour et gagner le vestibule.

— Mademoiselle Honorine est-elle visible ? demanda-t-il au valet de chambre.

— Je le crois, monsieur...

— Veuillez lui dire que je lui apporte des nouvelles de ma tante, madame Bertin...

Il tendit sa carte au domestique ; ce dernier alla prévenir mademoiselle de Terrys et revient presque aussitôt chercher Paul.

Honorine l'attendait dans un petit salon et l'accueillit par ces mots, accompagnés d'une poignée de main :

— C'est très gentil à vous d'être venu, mon cher monsieur Paul... Je vous remercie de votre empressement, et je remercie aussi votre père qui s'est fidèlement acquitté de ma commission auprès de vous... Asseyez-vous et donnez-moi vite des nouvelles de ma chère Marguerite... D'abord, où est-elle ?

— En province, et son voyage a failli lui être funeste.

Mademoiselle de Terrys pâlit.

— Funeste ! s'écria-t-elle. Que me dites-vous là ? Un accident ?

— Une maladie...

— Grave ?

— Oui, mais, grâce au ciel, tout danger a disparu.

— En êtes-vous certain ?

— Oh ! parfaitement certain !... Je le tiens de mon père qui est allé voir ma tante à Romilly où des affaires d'intérêt l'avaient conduite.

— Dieu soit loué ! Vous m'avez fait une peur ! — Répétez-moi qu'il n'y a plus rien à craindre.

— Je vous l'affirme... Ma tante, complètement remise, reviendra d'un jour à l'autre à Paris...

— Qu'il me tarde de la revoir cette bonne et chère Marguerite.

La conversation semblait épuisée en ce qui touchait madame Bertin, et Paul, malgré le courage dont il avait fait ample provision, éprouvait un notable embarras au moment d'aborder le véritable but de sa visite. Enfin il triompha de sa timidité naissante et demanda en rougissant beaucoup :

— Y a-t-il longtemps, mademoiselle, que vous n'avez reçu des nouvelles de Troyes ?

Honorine, on le comprend sans peine, ne pouvait s'attendre à une question de cette nature. Elle leva la tête et, très étonnée, regarda le jeune homme dont l'émotion était visible.

— J'en ai reçu ce matin... répondit-elle. Mais j'avoue que vous m'intriguez énormément... Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur Paul ?...

L'étudiant en droit sentit redoubler son embarras ; la teinte rosée qui couvrait son front et ses joues devient pourpre. Ne voulant pas rester court, il balbutia :

— Mais, mon Dieu, pour savoir si votre amie, mademoiselle Pauline Lambert, se porte bien et ne vous oublie pas...

Une flamme brilla dans les yeux d'Honorine, en même temps qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres et s'achovait en un éclat de rire.

— Bou ! s'écria-t-elle, m'y voici ! Question intéressée... Je me souviens, et je comprends !

— Que comprenez-vous, mademoiselle ?... Que croyez-vous comprendre ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple... Mon amie Pauline est très liée avec une jeune fille blonde qui vous a semblée charmante... mademoiselle Renée... Vous nous avez parlé de cette jeune fille en termes enthousiastes le jour de l'enterrement de votre oncle Bertin... J'ai bonne mémoire et vous aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle...

— Or, reprit Honorine, la gracieuse figure entrevue dans le jardin du pensionnat, depuis les fenêtres de « l'Hôtel de la préfecture, » ne s'est point effacée de votre souvenir... Est-ce vrai ?

— C'est vrai...

— Et votre mémoire n'est pas seule en jeu... Votre cœur est de la partie... L'avouez-vous ?

— Sans hésiter... répondit Paul, que mademoiselle de Terrys mettait à son aise et dont l'embarras disparaissait comme par enchantement.

Honorine poursuivit :

— Je ne connais pas cette enfant blonde, mais je m'explique le sentiment qu'elle vous inspire si le portrait que Pauline me fait de son amie est exact... et il doit l'être...

— Mademoiselle Pauline vous parle d'elle ? demanda vivement le jeune homme.

— Oui, et en des termes qui me prouvent votre bon goût... A entendre Pauline, ou plutôt à la lire, rien n'est plus parfait que son amie... Au moral aussi bien qu'au physique, c'est un ange, tout à fait digne de passionner et de retenir un gentleman accompli tel que vous... Car vous êtes un gentleman non moins accompli que bien épris, mon cher monsieur Paul...

— Soyez indulgente, mademoiselle... Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie ! dit l'étudiant, croyant découvrir dans la voix d'Honorine une intonation railleuse.

— Je suis incapable de me moquer d'un sentiment sérieux ! répliqua la jeune fille. Vous n'ignorez point que je suis une peu originale... Je sais énormément de choses qu'on n'a pas l'habitude de savoir à mon âge... J'ai été élevée d'une façon qui m'a donné le droit de douter beaucoup, mais, quoiqu'il me soit inconnu, je n'ai garde de nier l'amour... que je connaîtrai peut-être un jour ?

— Voulez-vous être la confidente du mien ?

— Votre confidente ? fit Honorine avec un nouvel éclat de rire. Ce serait grave !

— Co serait charitable !

— Eh bien, la charité me tente... J'accepto le rôle passif que vous daignez m'offrir... Me voilà confidente, non de tragédie, mais d'idylle ! Ça sera charmant ! J'entre en fonctions... Qu'allez-vous m'apprendre ? Que vous aimez la blonde Renée ?

— De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces !

— Pour l'avoir aperçue seulement dans le jardin et dans la rue ?

— Pour cela seulement, oui...

— Peste ! vous êtes inflammable !

— Ne reste-t-on pas en extase, dès le premier coup d'œil, devant un chef-d'œuvre de l'art, maître ou tableau ?... Eh bien ! mademoiselle Renée est un vivant chef-d'œuvre, sorti complet des mains du créateur... Je l'ai aimée... Ma vie n'a désormais qu'un but... Me sera-t-il permis d'atteindre ce but ? Renée ignore que je l'aime... Ai-je l'espoir d'être aimée quand elle me connaît ?... Puis-je espérer qu'elle sera ma femme un jour ? Je ne forme pas d'autre vœu et je n'ai pas d'autre espérance... Ce vœu sera-t-il exaucé ? Cette espérance se réalisera-t-elle ?...

Honorine écoutait Paul avec une attention et un intérêt manifestes. Son visage spirituel et parfois moqueur prenait une expression attendrie. L'étudiant en droit poursuivit :

— Je suis trop loyal et trop sincèrement épris pour m'adresser à mademoiselle Renée elle-même... C'est à sa famille que je dois faire l'aveu de ma tendresse... mais cette famille je ne la connais pas... Puis-je briguer sans courir au-devant d'un refus l'honneur d'une alliance avec elle ? Sa position dans le monde, sa fortune, ne sont-elles point supérieures à ma position et à ma fortune à venir ? N'existe-t-il pas aussi entre nous un abîme infranchissable ?... Voilà, mademoiselle, ce que j'ignore et ce que je vous supplie de savoir... Cela vous sera facile par votre amie Pauline Lambert, compagne de Renée.. Cette jeune fille peut vous renseigner, et me rendre bien malheureux peut-être, mais je préfère la douleur à l'incertitude...

Paul se tut.

Mademoiselle de Terrys restait muette. Sa charmante figure était devenue sombre ; un pli se creusait sur son front entre les deux yeux délicats de ses sourcils.

Le jeune homme s'inquiéta de ce silence et murmura d'une voix suppliante :

— Vous ne me répondez pas... Refusez-vous donc de m'accorder l'appui que je sollicite de vous ?...

Honorine leva sur lui ses grands yeux humides.

— Si j'hésite à vous répondre, dit-elle, c'est que ma réponse va vous causer un chagrin profond...

Le fils de Pascal Lantier devint pâle et son cœur se serra.

— J'avais donc deviné juste ?... fit-il, Renée appartient à une famille trop riche pour qu'il me soit permis d'aspirer à sa main ?

— Je ne sais si Renée est riche... répliqua mademoiselle de Terrys. Elle l'ignore elle-même, car elle ne connaît pas sa famille !

— Elle ne connaît pas sa famille ! s'écria Paul en sentant renaître son espoir.

— J'ai reçu ce matin une lettre de mon amie Pauline Lambert, je vous l'ai dit... poursuivit Honorine. Dans cette lettre Pauline me parle beaucoup de Renée... Un mystère inexplicable entoure l'existence de cette enfant...

— Eh ! que m'importe ce mystère ?... Si sa famille est obs-

cure et pauvre, tant mieux !... Loin de le craindre, je le désire, car de ce côté du moins je n'aurai point à redouter d'obstacle...

— J'applaudis aux sentiments de votre cœur généreux, reprit la fille du comte, mais là n'est point l'obstacle dont je veux parler, et que j'hésite à vous révéler tant le coup sera rude...

— Oh ! parlez, au nom du ciel ! Parlez ! murmura Paul dont le visage défait reflétait les angoisses de son âme. Vos hésitations me tuent !... la vérité sera moins cruelle...

— Eh bien, dit Honorine, affrayée de l'exaltation du jeune homme, sachez donc que le protecteur inconnu qui veillait sur Renée depuis son enfance vient de mourir...

— Mais alors elle est libre ?

— Elle a quitté le pensionnat...

— Quitté le pensionnat... répéta l'étudiant pris d'un tremblement convulsif.

— Oui... depuis plusieurs jours...

Paul était livide. Le parquet lui semblait se dérober sous lui ; tout le sang de ses veines affluait à son cœur dont les battements l'étouffaient.

— Partie... fit-il, saisi d'un véritable affolement, partie depuis plusieurs jours ! Mais on sait où on la conduisait...

— Non... Renée l'ignorait elle-même quand elle a dit adieu à Pauline...

L'étudiant prit dans ses deux mains son front brûlant, avec un geste de désespoir.

— Allons, baubutia-t-il, tout s'éroule ! Un mot anéantit mes espoirs et mes rêves... un seul mot : « partie ! »

L'état de Paul faisait mal à mademoiselle de Terrys, mais elle ne pouvait rien pour calmer cette douleur.

— Ce protecteur, dit tout à coup le jeune homme à demi suffoqué, ce protecteur qui vient de mourir avait un nom... et ce nom, on doit le connaître...

Honorine secoua la tête en répliquant :

— Madame Lhermitte elle-même ne le savait pas...

— Est-ce possible ?

— C'est certain... Son nom, sa résidence, tout ce qui le concernait enfin, restait mystérieux pour la maîtresse du pensionnat comme pour Renée.

— Renée n'est point partie seule, cependant, quelqu'un est venu la chercher ?...

— Oui, une femme qu'on avait l'habitude de voir, et qu'on savait investie de la confiance du protecteur inconnu ; mais cette femme a gardé son secret et n'a pas dit où Renée était attendue...

— Ainsi donc aucun indice ! s'écria Paul. Le vide ! le néant ! les ténèbres ! et dans ces ténèbres pas une lueur qui puisse me guider !... rien que l'impuissance et le désespoir... Ah ! j'en deviendrai fou.

— Calmez-vous, monsieur Paul, calmez-vous, je vous en conjure, et écoutez-moi ! fit Honorine et prenant avec une affectueuse compassion les mains brûlantes du fils de Pascal.

— Oui... répondit-il machinalement, je vous écoute...

— Ne désespérez pas trop vite...

— Eh ! que puis-je espérer ? vous le voyez vous-même, tout m'échappe...

— Pauline Lambert pourra nous servir peut-être...

Les larmes qui ruisselaient sur le visage de l'étudiant cessèrent brusquement de couler.

— Vous croyez cela ? demanda-t-il

— Oui.

— Et de quelle façon ?

— Pauline me dit dans sa lettre que René, en la quittant, a promis de lui écrire souvent comme je le fais moi-même...

Les yeux du jeune homme étincelèrent... Au découragement succédait la joie. Il s'écria :

— Elle a promis... elle tiendra... nous sommes sauvés.

Honorine reprit :

— Je vais aujourd'hui même écrire à Pauline... Je lui parlerai de vous, de votre touchant amour, et je la prierai de ne pas perdre une minute pour m'envoyer l'adresse de René, aussitôt que cette adresse lui sera connue...

— Oh ! oui, oui, mademoiselle, faites cela, je vous en supplie !... balbutia Paul les mains jointes, et jamais reconnaissance n'égala la mienne, car vous aurez fait plus que me rendre la vie...

— Je vais le faire avant ce soir, non pour m'acquiescer des droits à votre gratitude, dont je ne doute point d'ailleurs, mais parce que je suis une amie dévouée et que je m'intéresse beaucoup à votre joli roman d'amour... Pauline ajouta dans sa lettre que ses parents vont la rappeler bientôt près d'eux, à Paris... Une fois ici, elle nous tiendra de vive voix au courant de sa correspondance avec René...

— Vous êtes mon bon ange, mademoiselle ! murmura Paul en portant à ses lèvres, avec une respectueuse tendresse, une des mains fines et patriciennes qu'Honorine de Terrys lui abandonna en souriant.

Quelques instants après il prit congé de la jeune fille et se retira.

Les alternatives de découragement et d'espoir qui se succédaient presque sans transition dans le cerveau de Paul le faisaient éclater. En sortant de l'hôtel du comte de Terrys, il marchait dans la rue comme un homme ivre qui ne sait où il va et dont les jambes chancelantes supportent mal le corps alourdi. Cependant le grand air le ranima rapidement et ses pensées devinrent moins confuses.

— Ah ! murmura-t-il avec un geste qui traduisait toute l'énergie de sa volonté reconquise. Ah ! je la retrouverai, je le jure !

Laissons le jeune homme rentrer chez lui et rejoignons Léopold Lautier.

XXVIII

L'ex-réclusionnaire de Clairvaux avait pris une voiture à la station de la gare de l'Est, et s'était fait conduire rue de Picpus.

L'adroit gredin, nous le savons, calculait toutes ses démarches, ne livrait rien au hasard, et évitait avec soin de laisser derrière lui une trace quelconque, un indice insignifiant en apparence, mais pouvant recéler un péril pour l'avenir.

A cent pas du logis du constructeur il fit arrêter la voiture, descendit, paya le cocher et, pataugeant dans la neige fondue, se rendit à pied chez son honorable cousin Pascal. Ce dernier était seul dans son bureau.

Au bruit de la sonnette mise en branle par le visiteur, il alla ouvrir et parut surpris en voyant un homme dont un immense cache-nez, montant jusqu'aux yeux, cachait les traits.

— C'est moi... dit simplement Léopold.

Le constructeur, reconnaissant aussitôt non le visage, mais la voix de son complice, s'empressa de le faire entrer, referma la porte derrière lui, et le conduisit dans le cabinet témoin de leur première entrevue.

— Eh bien ? lui demanda-t-il ensuite sans préambule.

— Eh bien, répondit Léopold, ma seule présence ici doit vous prouver que tout marche au gré de mes désirs... La lettre que je vous avais chargée de mettre à la poste est arrivée le lendemain matin à Maison-Rouge... et naturellement elle a produit l'effet sur lequel je comptais.

— J'ignore ce que vous avez décidé... fit Pascal.

— Bah ! vous n'avez pas un peu deviné mon projet.

— J'ai deviné que vous tendiez un trébuchet où la voleuse d'héritage devait se prendre...

— Il est certain que je ne lui écrivais point pour lui parler du beau temps et de la neige !...

— Expliquez-vous...

— Voici ce que contenait la lettre en question...

Et Léopold récita de mémoire, presque mot pour mot, le texte que nous connaissons.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il ensuite.

— Je pense que c'est très fort et que vous êtes un malin de premier ordre !...

— Vous comprenez bien qu'une pareille lettre a battu le rappel de l'amour filial dans le cœur de notre ingénué...

— Elle a résolu de fuir Ursule ?

— Positivement, mon très cher... répondit le faux Valta avec une familiarité que Pascal ne songea point à trouver de mauvais goût.

— Alors elle va venir seule à Paris ?

— Seule et dans le plus grand secret... Demain soir, à onze heures, j'aurai le plaisir de la recevoir à la gare de l'Est...

— Parfait ! s'écria Pascal en se frottant les mains.

— Parfait ! répéta Léopold en haussant les épaules. C'est facile à dire... mais une fois l'enfant arrivée, tout ne sera pas fini... Il y aura le reste de la besogne...

L'entrepreneur sentit un petit frisson effleurer sa chair.

— Le reste de la besogne... murmura t il.

— Oui ! continua l'évadé. Je ne fais pas venir à Paris l'héritière de feu votre oncle pour la mettre dans ses meubles et lui payer du bois de rose et du bouille authentique, quoiqu'elle en vaille fieltre bien la peine ! A onze heures elle sera à la gare de l'Est... A minuit...

Léopold s'interrompit.

— A minuit ? répéta Pascal, qui ne respirait plus.

— Il lui arrivera un petit accident...

— Lequel ?

— Elle tomba dans la Seine et, naturellement, s'y noiera...

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS -

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boite 1886, Bureau de Poste.

Sto-Thérèse, Montréal